

## QUELQUES OBSERVATIONS

SUR L'ÉDITION DU *TRAITÉ DES SUCCESSIONS*DE SAADIA <sup>1</sup>

Les observations suivantes ne se rapportent qu'à une toute petite partie de cette œuvre importante, à la préface de Saadia (p. 1-8).

P. 4, l. 1. L'éditeur propose de corriger ואלהאני en ואלהאני. Cette correction est inutile, car la leçon du ms. est bonne; כנני est, en effet, la 6<sup>e</sup> forme de כנני « être élevé ». Or, on emploie très souvent la 6<sup>e</sup> forme du verbe pour exprimer les attributs éternels et immanents de Dieu, comme הכנני, הכנני. Cf. Fleischer, *Kleine Schriften*, I (ad De Sacy, I, 136, § 289).

P. 5, l. 10. Au lieu de אן, lire אר. — *Ibid.*, l. 11. לא ידרכה כל. L'éditeur dit en note que ces mots ne sont pas clairs (המלה אינן ברורה) et il les traduit ainsi : לא ישיגהו כל דבר לא. Il semble avoir pris כל pour le mot *koull* et considérer נצב comme un hébraïsme. En réalité, ce passage ne présente aucune obscurité : « Il n'est atteint ni par l'épuisement (*kali*), ni par la douleur. » — *Ibid.*, l. 14 et 15. L'éditeur lit, en plaçant les voyelles, ויחכם et יעלם, et il traduit ויחכם et ויחכם. Le contexte prouve qu'il faut lire ויחכם et ויחכם. « Comment pourrait-il acquérir des connaissances, comment pourrait-il être instruit ? » — P. 6, l. 5. המקום עושה אלמכאן אלמכאן est traduit par המקום עושה. Cette traduction est impossible. Saadia ainsi que les autres théologiens judéo-arabes suivent, dans leurs écrits arabes, les idées et la méthode des dogmatiques mahométans et emploient exclusivement leur terminologie <sup>2</sup> ; même ils se la sont tellement

<sup>1</sup> *Œuvres complètes de R. Saadia ben Iosef Al-Fayyjoûmi...* Volume neuvième. *Traité des Successions*. Paris, 1897.

<sup>2</sup> Cf. *Zeitschrift d. morg. Ges.*, XXXV, 775; XLI, 692; *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, III, 83. Il ne serait pas sans intérêt d'ajouter de nouveaux développements aux remarques que nous venons de citer. Je profite de cette occasion pour signaler encore un détail dans cet ordre d'idées. La dernière allocution adressée par Mahomet à la communauté des croyants est appelée par les Musulmans *khutbat al-wadâ'*; la même expression est employée par Ibn Balam (éd. J. Derenbourg, dans *Revue*, XVII, 181) et Moïse Ibn Ezra (éd. Kokowzow, 208, 4) pour désigner les chapitres du Pentateuque והם נצבים והאזינר.

appropriée, que Saadia, par exemple, utilise ici (p. 7, l. 7) et ailleurs une expression du Coran (لَا إِلَهَ إِلَّا هُوَ, Soura ix, 121; xi, 117; xii, 90). Or, dans cette littérature, qui a exercé une si puissante influence sur Saadia, on n'emploie jamais le *τόπος* pour désigner Dieu. Il est donc impossible d'accepter dans le texte le mot אלמכאן = המקום. Il faut lire simplement אלמנאן, « le dispensateur des grâces »; ce qualificatif cadre très bien avec les autres épithètes.

P. 7, l. 6. Au lieu de רצפה, lire רצפה; il faut donc corriger aussi la traduction et dire תוארו, au lieu de אורחותיו. — *Ibid.*, l. 9, תקום אלי כלקה באלהרי ואלרשי. La traduction que l'éditeur donne de ces mots fait supposer qu'il a lu *taquaddama ilā khalqihi*; cette lecture est inexacte. De même que dans les paragraphes précédents les phrases commencent par une formule *eulogique*, de même cette phrase débute par une eulogie, le mot הקדש; le mot suivant est ארי avec la préposition 'ב. Le passage signifie donc : « il apporta à ses créatures la direction, etc. ».

*Ibid.*, l. 12. ויכתרפו פי אלמציר. L'éditeur dit en note que le ויכתרפו du ms. doit être corrigé en ויחזקו, et il traduit en conséquence : ולהשמר בו במוותם. Il est hors de doute que cette correction lui a été inspirée par la pensée que ce passage arabe est la paraphrase du verset hébreu que Saadia cite immédiatement après : בשכבך השמר עליך, verset où le Gaon, dans sa traduction des Proverbes, rend le mot השמר par la même racine arabe que celle que l'éditeur propose ici. Mais, à mon avis, Saadia cite ici ce verset pour un autre but que dans son commentaire, et, par conséquent, je crois qu'il faut conserver ici le mot ויכתרפו, qui, d'ailleurs, au point de vue graphique, ne peut être confondu que difficilement avec ויחזקו proposé par l'éditeur. Le sens de ce passage est le suivant : « ils récoltent ainsi les fruits au temps de leur retour [vers Dieu] », c'est-à-dire : ils reçoivent après leur mort la récompense des efforts consacrés à l'étude de la loi. La suite ne sert qu'à expliquer ce passage. Pour montrer que le mot ויכתרפו « cueillir des fruits » peut être employé en arabe, surtout dans la langue théologique, dans le sens de « recevoir la récompense de ses bonnes œuvres », je ne citerai qu'un seul exemple. On lit dans le recueil des Traditions de Muslim, V, p. 237 : « Si quelqu'un rend visite à son frère malade (בקרר חולים), il ne cesse de se trouver *fī khourfat al-djénne* jusqu'à ce qu'il retourne dans sa maison. » Une glose admise dans le texte demande : « Que faut-il entendre par le *Khourfa du Paradis* ? — Réponse : *Djanâhá*, c'est-à-dire : cueillir les fruits du Paradis ». Il est à remarquer que

déjà l'ancienne exégèse n'a plus saisi l'image exprimée par ces mots arabes, comme le prouvent les nombreuses variantes du mot *Khourfa* réunies dans le *Lisân al-'arab*, s. v., X, p. 411 et s. Dans le *Mousnad Ahmed*, I, p. 91, le principal passage de notre sentence est ainsi formulé : « Dieu lui prépare *kharîfan* (c'est-à-dire des fruits destinés à être cueillis) dans le Paradis. » Une ancienne glose, ne comprenant pas le sens de cette explication, voit dans *kharîf* un puits (sâkijah) qui sert à arroser les palmiers. Le sens primitif de ce mot commença à être ignoré bien avant qu'on ne songeât à recueillir les sentences de la tradition musulmane. Déjà Ibn Kuteyba, dans le *Moukhtalif al-hadith* (ms. de Leyde, Warner, n° 882), f° 141, rapporte notre sentence sous la forme suivante : « Celui qui visite les malades est dans les *makhârîf al-djénne* », et il continue en expliquant que *makhârîf* est le pluriel de *makhrafa*, avec le sens de « chemin » ; cela signifierait donc qu'il est « dans les chemins conduisant au paradis ». Mais on peut affirmer avec certitude que toutes ces hésitations sur la signification de notre sentence proviennent de ce que le texte primitif avait été altéré et le sens exact ignoré. C'est aussi ce sens qu'il faut donner au *יִרְבֵּה־רַפּוֹ* de notre texte de Saadia. J'espère qu'on m'excusera de m'être laissé aller à une aussi longue digression pour expliquer ce mot de *יִרְבֵּה־רַפּוֹ*.

P. 8, l. 3 *וְצִדְקָתָא* (c'est ainsi qu'il faut ponctuer) ne doit pas être traduit par *ראמה לנו*, mais : « Nous reconnaissons comme vrai le dogme de son unité. » Le sujet est *נא* « nous ». — *Ibid.*, l. 5. Au lieu de *שריק*, lire *שריך*.

Budapest, avril 1899.

IGNACE GOLDZIHÉ.

## L'INSCRIPTION HÉBRAÏQUE DE MONTREUIL-BONNIN<sup>1</sup>

Dans notre étude intitulée : *Inscriptions hébraïques en France*, nous avons publié<sup>2</sup> un graffite hébreu, d'environ 40 cmt. de long, sur 20 cmt. de hauteur, qui se trouve dans le donjon démantelé

<sup>1</sup> Note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 14 avril.

<sup>2</sup> Voir *Revue*, XXXIV, 302.